

Chahreddine BERRIAH

Itinéraires interdits

Récit



Lettres
Terres

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-221-3
EAN: 9782355542213

ISSN *collection LettresTerres*: 2102-2364

Dépôt Légal: mai 2012

Copyrights:

© 2012 Le chasseur abstrait éditeur

Chahreddine BERRIAH

Itinéraires interdits

Récit

Lettres
Terres

Le chasseur abstrait éditeur



A mes enfants : Sofiane, Youcef, Yacine et Rabie

*A Mounir Gaouar, Zahir Khier, Abderahim Boussetine,
Ahmed Bouanani et Hamid Kadri*

A mes amis d'ici et d'ailleurs...

Lorsque mon rédacteur en chef, Ahmed Ancer, me chargea de réaliser un reportage sur les migrants clandestins au Mali, j'ignorais que mon destin allait changer de trajectoire. Alourdi de mes bagages – en fait, des à-priori, des stéréotypes et autres conjectures – j'ai emprunté, dès le départ, des chemins détournés pour arriver à destination.

Je me souviens encore de ce jour d'un été saharien, lorsque j'ai appelé mon patron de la ville d'Adrar, une ville algérienne à 1 200 km d'Alger pour le mettre au pied du mur en lui annonçant mon choix de prendre la route au lieu de l'avion. « Mais, qu'est ce que tu fous en plein désert, tu devais prendre l'avion Alger-Bamako, c'était convenu. Je n'ai pas besoin d'un kamikaze, je t'ordonne de rentrer immédiatement à la Rédaction » avait-il fulminé. C'était une colère affectueuse. J'avais, alors, feint de ne pas l'entendre, prétextant des fritures sur la ligne pour raccrocher. Coupé du monde et bercé de mes seules illusions, j'entamai mon périple vers le Sahel. Après Reggane, la ville où les Français avaient effectué des essais nucléaires dans les années 1960, j'ai consommé 6 00 km de routes poussiéreuses et sans jalons, à bord d'une Toyota Station en compagnie d'un contrebandier. Arrivé à Bordj Badji Mokhtar, sur la frontière malienne, j'ai dû me fier à un transporteur dont la nationalité était tout sauf algérienne. Alors qu'on devait parcourir les 11 km, séparant les deux pays, en 20 ou 30 minutes, mon conducteur mit deux heures sans parvenir à me débarquer à mon port. « Je ne suis ni Algérien, ni Malien, la voiture est volée et on est égarés, tu me paies ma course tout de suite et décide de ce que tu dois faire ! » finit-il par reconnaître. Diantre, autant resté collé à lui, notre destin étant fatalement lié. La providence a fait surgir du néant deux êtres au torse nu : « On cherche à aller au Mali » avais-je ânonné. « Mais,

vous y êtes ! » avaient-ils répondu, mi-amusés, mi-intrigués. On dut traverser une dune pour nous retrouver nez à nez avec un village.

Et c'est à partir de cette contrée de toutes les contradictions que mon aventure commença. Une aventure où l'amour, l'humour et la mort s'épouseront, s'embrasseront, s'embraseront. Paradoxalement. C'est dans ces inexorables tourments que je m'étais rendu compte, vraiment, que j'étais aussi Africain. Malgré mon teint. Malgré mes idées reçues. Et depuis ce jour, j'ai fait mienne la cause de ces migrants dont la devise se résumait à six lettres de l'alphabet PARTIR.

Depuis ce jour, je me vois noir avec un cœur blanc. Depuis ce jour, j'ai enfourché mon destin vers l'inconnu...

Chahreddine Berriah

«Tout le monde vient «d'ailleurs», tout le monde va «ailleurs»,
c'est pourquoi l'étranger d'aujourd'hui tout comme celui d'hier
ou d'avant-hier est, lui aussi, chez lui ici.»

In. Association Inter Mouvements Auprès Des Evacués (France)

Ils avaient laissé les comforts du mont Sinaï et peinèrent à travers le désert. Les tribus eurent une escarmouche avec le roi d'Arad et prédominèrent après beaucoup de difficulté. Ils quittèrent le mont Hor par la route, mais pendant le voyage, les gens devinrent rétifs et parlèrent contre le Seigneur et contre Moïse: « Pourquoi tu nous as fait quitter l'Égypte pour mourir dans le désert ? Il n'y a ni pain ni eau, et nous en sommes venus à détester cette misérable nourriture. »

Dieu envoya alors contre le peuple des serpents brûlants dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Les gens vinrent à Moïse et lui dirent: « Nous avons péché en parlant contre Yahvé et contre toi ? Intercède auprès de Yahvé pour qu'il éloigne de nous ces serpents. »

Moïse intercèda pour le peuple et Yahvé et lui répondit: « Façonne-toi un brûlant que tu placeras sur un étendard. Qui-conque aura été mordu et le regardera restera en vie. »

Moïse façonna un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard, et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie...

1

Oued Jorji, le no man's land

Une balle retentit de nulle part et mit douloureusement à terre Aïssa le Borgne. Le corps s'affala lourdement sur la terre boueuse de Melilla.

— Aaaaah ! cria-t-il d'un ton saccadé, le visage endolori.

Du haut du mur en fer qui s'élevait continuellement vers le ciel grisâtre, Maria exécutait discrètement le signe de la croix.

— Amen ! fit-elle machinalement.

Subitement, le ciel s'assombrit puis déféqua brutalement une pluie ravageuse. Un pet sonore ébranla les fesses squelettiques d'Aïssa qui, dans un ultime râle, rendit l'âme, un sourire sournois sur ses lèvres tuméfiées. Le Borgne ne pouvait rendre meilleur hommage à une civilisation qui venait de l'accueillir dans une sépulture sans épitaphe.

— Tu t'appelles Eva ? Comment est-ce possible ? Peut-être s'agit-il d'un pseudo ? me hasardai-je à lui demander, quelque peu intrigué par ce prénom porté par une femme de couleur.

Interloquée, elle riposta avec véhémence :

— C'est mon véritable prénom !

Puis, soupçonnant une arrière-pensée dans ma ques-

tion, elle renchérit avec le même ton :

— Que veux-tu insinuer avec ta réflexion inappropriée ?

— Non, mais... tentai-je de la calmer.

N'ayant cure de ma tentative de justification, elle me coupa net :

— Si dans ton insinuation tu veux faire référence à un sinistre personnage, alors autant te tranquilliser, je ne suis pas la lugubre maîtresse de Hitler !

— C'est pas ça. Ce n'est pas croyable c'que tu dis ! Tu as pensé à la Eva de Hitler et pas à l'actrice Eva Gardner !... Je n'sais pas qui de nous deux a des arrière-pensées ?

— Et en plus, tu es nul en cinéma ; l'actrice dont tu parles s'appelle Ava, avec A au début et pas Eva. Que veux-tu prouver par ton insolence ?

Vexé par cette arrogance, je me défendis en esquissant un sourire hypocrite :

— Rassure-toi, je ne doute nullement de ton identité. Cependant, tu devrais bien convenir avec moi qu'on imagine mal qu'en Ethiopie, il puisse exister un tel prénom. Je ne comprends pas ton emportement...

— Alors, continue d'imaginer, ça pourrait peut-être nous trouver un moyen intelligent de nous extirper de ce val maudit, rétorqua l'Ethiopienne avec le même air cruel.

Comme la plupart des exilés qui débarquaient au camp Jorji, Eva affichait volontairement un tempérament rébarbatif. Une nature exaspérante qui assombrissait son visage d'où se dégageait pourtant une certaine élégance. Elle était de petite taille, mince et ses yeux étaient légèrement bridés. Une accorte Ethiopienne, tout de même, qui frisait la trentaine. Elle avait cette manie de relever son jean jusqu'aux genoux, laissant apparaître une cicatrice de près de dix centimètres au bas du mollet droit. Influencé par les préjugés qui couraient sur ce pays – où les gens s'entretuaient pour une mie de pain – je crus amusant de lui

dire avec un sourire qui se voulait réconciliant :

— Savez-vous que chez nous, pour capter la chaîne de télévision éthiopienne, il nous suffit de suspendre un morceau de pain à l'antenne ?

Curieusement, ma blague la laissa pantoise. Son silence me ridiculisa.

— As-tu lu au moins Gaston Lagaf ? dit-elle subitement, alors que j'en étais à regretter ce que je venais de lui dire.

— La bande dessinée ? Oui, quelques albums, mais pourquoi cette question ? répondis-je, quelque peu raillard.

— Ça ne me surprend pas ! Tu en as sûrement lu au point de finir par être maladroitement cloné. Tu sais, le « clownage », ça existe et si tu veux mon avis, les histoires de Lagaf me divertissaient, mais toi, tu me fais vomir !

J'étais atomisé.

Voilà quinze jours que j'ai atterri presque avec fracas à Maghnia, sur les berges démesurées de la rivière Jorji. Appellation donnée au cours d'eau pendant la révolution algérienne, en référence à un ancien colon français qui exploitait des terres dans les alentours. La rivière, aujourd'hui à sec, prend naissance à Oujda, la ville marocaine, quatorze kilomètres plus loin à l'ouest. D'ailleurs, lorsqu'il arrivait de pleuvoir à torrent, l'oued, qui se remettait à vivre, entraînait dans son courant toutes sortes d'emballages vides en plastique ou autre. Et, au plus fort de la guerre psychologique entre les deux pays voisins, c'était une aubaine pour nous, Algériens, de tourner davantage en dérision la monarchie. Ce que charriait la rivière dans son sillage nous permettait, croyions-nous, d'espionner l'ennemi chérifien sans être obligés d'infiltrer ses usines et ses foyers. Ridicule, non ? N'empêche qu'à partir de ces indices, nous tirions des conclusions à la limite de la paranoïa du genre : « Tiens !

Aujourd'hui, il y a peu de bidons d'huile de table, cela veut dire qu'ils vivent une crise ou que leur pouvoir d'achat a drastiquement dégringolé...». Ces réflexions alimentaient surtout les discussions oiseuses des ivrognes, habitués à vider des bouteilles de Ricard frelaté provenant clandestinement, justement, du pays voisin.

L'Oued était un no man's land où cohabitaient, dans la promiscuité et un magma de paradoxes, plus de mille subsahariens clandestins. Ceux qui étaient là depuis plus d'une année se distinguaient par leurs haillons, leurs visages décharnés et leur tempérament coléreux. Les nouveaux débarqués, bercés exagérément par leurs rêves inouïs, avaient encore la force de sourire et le réflexe de cirer leurs chaussures. Ils se permettaient même le luxe de fumer des cigarettes américaines et d'en offrir même à ceux qui ne leur en demandaient pas. Entre l'indifférence acquise des uns et la générosité surfaite des autres, le désespoir et le bout du tunnel pauvrement éclairé s'épousaient, s'embrasaient et s'embrasaient. Étrangement.

Sur les rives de Jorji, je chante

Maghnia n'est qu'une escale

Et Melilla est ma terre promise...

Abdoullay fredonnait le refrain qu'il venait de composer.

— Arrête de martyriser cette guitare et nos oreilles, Abdou, fit une voix de derrière le buisson.

— Si tu t'occupais un peu plus de ton problème gastrique, peut-être que je me concentrerais mieux, grosse gueule !

Pour aborder le musicien, je crus intéressant d'intervenir :

— Si au moins il était capable d'assurer la cadence avec les roulements de son estomac...

Abdoullay saisit au vol cette réflexion qu'il trouvait déplacée et rouspéta méchamment :

— Qu'est c'que t'racontes, toi, s'emporta-t-il. Roulements d'estomac qu'il dit ! Tu n'pourrais pas appeler les choses par leur nom ? Un pet, c'est un pet, Bon Dieu ! Peut-être qu'à la place des toz toz, ton cul squelettique produit des sonates et des symphonies, hein ? Et puis, on t'a pas sonné, toi !

Je répliquai timidement, surpris par une telle indécence :

— Non mais, la pudeur, ça existe !

— Ma parole, c'est le saint Jésus qui fait son prêche. Et Eva que tu n'arrêtes pas de lorgner avec tes yeux malicieux, tu l'as pas vue quand elle se lave toute nue ? Bien sûr, tu ne vois pas non plus quand Camara le bossu se masturbe avec la main droite en tenant en même temps, de l'autre, une photo pornographique... La pudeur qu'il dit, fichtre !

Abdoullay, qui frisait la cinquantaine, s'appelait en vérité Max. Sa seule profession de foi c'était la route, quelle que soit sa nature. Mais, pour apitoyer la population de la ville et se faire accepter, il s'était choisi un prénom musulman. Pourtant les humbles citoyens de Maghnia ne distinguaient pas un chrétien d'un musulman ou d'un païen. Pour eux, il n'était pas nécessaire de leur tendre une sébile pour recevoir, en échange, une baguette de pain, un sachet de lait, quelques pièces de monnaie ou tout simplement des mots gentils pour les plus démunis d'entre eux.

Ce Noir, que les riverains avaient apprivoisé malgré tout, était tout le temps accoutré d'un bonnet en laine. Une coiffe qui accentuait davantage son état calamiteux. Il était vulgaire, à la limite de la trivialité. Une sorte de culture chez lui qui, paradoxalement, le rendait à la fois attachant et répugnant.

Et moi aussi, autant je ressentais une sorte de dédain à l'égard de ce prétentieux musicien de quatre notes,

autant, à mon corps défendant, j'appréciais son langage cru et sans fioritures. J'aurais aimé lui demander d'où il puisait ce lexique vulgaire et comment, avec une facilité aussi déconcertante, il réussissait à l'agencer pour intimider un être se trouvant, a priori, dans la même galère que lui.

Non, je n'arrivais pas à comprendre cette hostilité brutale entre des personnes prisonnières d'un même destin cruel. Pourtant on m'a toujours appris que la solidarité naissait dans la misère partagée, dans la souffrance, l'insécurité, l'injustice ! Martin Luther King avait-il raison de se révolter ? Le doute... il n'y a pas plus méprisant que le doute !

Eva l'effrontée, Camara le sadique, Abdoulay le narcissique et moi, nous étions pourtant assujettis aux mêmes affres des dangereuses incertitudes douloureusement ressenties à Jorji. Mais eux, en étaient-ils conscients ?

Alors que j'étais tout absorbé par ces réflexions, une voix me fit sursauter. C'était celle de Mohamed, un Malien qui avait dû quitter son atelier de mécanique à Bamako pour tenter d'atteindre l'Europe :

— Ne te torture pas camarade, au fond, ils ne sont pas aussi méchants que tu pourrais le penser. Seulement, l'attente et l'angoisse rendent les gens susceptibles.

Quelque peu rassuré, je demandai :

— Ça fait longtemps que tu as quitté ton pays ?

— Trois mois déjà et je ne vois pas encore le bout du tunnel. J'ai déjà essayé de traverser la frontière algéro-marocaine mais, manque de pot, les soldats marocains m'ont arrêté dès que j'ai posé le pied sur leur sol. On aurait cru qu'ils n'attendaient que moi...

— Ensuite ?

— Ensuite, ils m'ont foutu une de ces raclées dont je me souviendrai toute ma vie. Mais, le plus révoltant, c'est qu'ils m'ont pris mon argent et mes documents officiels avant de me jeter, inconscient, sur le territoire algérien. Un

retour à l'envoyeur, qu'ils ont dit. Des contrebandiers algériens m'ont ramené au camp sur un baudet. Et moi qui croyais que nous étions tous des frères africains !...

Mohamed pleurait. Pudiquement. Dignement.

[...]

Table des matières

Avant-propos	9
1	
Oued Jorji, le no man's land	17
2	
La traversée	43
3	
Chez le Commandeur des croyants	57
4	
La reconquête de l'Andalousie	81
Épilogue	99
Un rêve	105

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer : mai 2012

ISBN : 978-2-35554-221-3
EAN : 9782355542213

ISSN *collection LettresTerres*: 2102-2364

Dépôt Légal: mai 2012

«Tout le monde vient « d'ailleurs », tout le monde va « ailleurs »,
c'est pourquoi l'étranger d'aujourd'hui tout comme celui d'hier
ou d'avant-hier est, lui aussi, chez lui ici.»

In. Association Inter Mouvements Auprès Des Evacués (France)

Chahreddine Berriah nous raconte comment son destin a changé de trajectoire suite à un reportage sur les migrants clandestins du Mali. Ce voyage, pour «PARTIR», il va le vivre de l'intérieur. Tous ses a-priori, ses idées préconçues vont être balayées. C'est l'amour, l'humour et la mort qu'il va trouver. C'est aussi son identité d'Africain.

«Depuis ce jour, je me vois noir avec un cœur blanc. Depuis ce jour, j'ai enfourché mon destin vers l'inconnu...» Voilà sa conclusion.

Prix : 16 €



9 782355 1542213

www.lechasseurabstrait.com